

Cockrill, W. Ross (Ed.). *The camelid : An All-Purpose Animal. Volume I : Proceedings of the Khartoum Workshop on Camels, December 1979*. Uppsala, Scandinavian Institute of African Studies, 1984, 544 p.

Rodolphe De Koninck

Volume 17, numéro 1, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701981ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701981ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

De Koninck, R. (1986). Compte rendu de [Cockrill, W. Ross (Ed.). *The camelid : An All-Purpose Animal. Volume I : Proceedings of the Khartoum Workshop on Camels, December 1979*. Uppsala, Scandinavian Institute of African Studies, 1984, 544 p.] *Études internationales*, 17(1), 197–199.
<https://doi.org/10.7202/701981ar>

étant 5,000 habitants) et développement économique (croissance + différenciation des structures de production et d'échange).

L'impact premier est moins d'identifier une « cause » unique au développement économique (ou à celui des villes) que de détruire des évidences faciles. L'urbanisation n'est pas un processus inéluctable traversant de manière aveugle l'histoire de l'humanité; elle ne signifie pas nécessairement industrialisation et, même s'il semble clair que le développement capitaliste implique (ou est facilité par) la concentration de la population, on constate aussi que l'existence de systèmes urbains pré-ou proto-capitalistes peut gêner l'apparition de villes « modernes », voire du capitalisme lui-même, etc. De ce point de vue, on lira avec intérêt la quatrième partie (pp. 450-630), qui amène de façon remarquablement lisible suffisamment d'exemples tirés du Tiers-Monde pour qu'on abandonne les équations grossières entre ville et développement. Les interrogations répétées de l'auteur sur la taille optimale des villes et des systèmes urbains permettent d'entrevoir une suite probable à cet ouvrage.

La lecture de ce livre s'impose donc à quiconque s'intéresse au procès de développement et, bien sûr, à l'urbanisation. Cet impératif ne provient pas uniquement de ce qu'il s'agit, à ma connaissance, de la seule synthèse de ce type en langue française, mais aussi de ce que l'auteur y a rassemblé des recherches récentes et originales. Il vient commencer à combler un manque criant de la recherche francophone. Les défauts de l'ouvrage – son ton grandiloquent (ô combien!), l'absence de cartes, les difficultés d'utilisation de l'abondante bibliographie, l'imprécision des citations – sont en partie excusables par le parti pris évident de vulgariser pour atteindre le « grand public cultivé ». Ils agaceront parfois le spécialiste, mais ne devraient pas empêcher que l'ouvrage trouve sa place dans les bibliothèques. Il était grand temps que la recherche en langue française rattrape son retard sur ce sujet capital.

Pierre-André TREMBLAY

Département d'anthropologie
Université Laval, Québec

COCKRILL, W. Ross (Ed.). *The camelid: An All-Purpose Animal. Volume I: Proceedings of the Khartoum Workshop on Camels, December 1979*. Uppsala, Scandinavian Institute of African Studies, 1984, 544 p.

« La vie et la mort des chameaux », « tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les chameaux », « les camélidés de la Mongolie aux Andes », de tels titres ne suffiraient pas à décrire cet extraordinaire recueil. À première vue, à vrai dire, on se croirait en présence de l'une de ces ennuyeuses sélections de textes issus d'un savant colloque. Les trente-trois études rassemblées ont en effet leur origine dans un colloque international tenu à Khartoum en 1979; mais leur présentation actuelle, sous la forme d'un premier volume (on en annonce un second à caractère essentiellement bibliographique), de toute évidence soigneusement révisé, fournit un résultat riche et équilibré. Les contributions des auteurs provenant d'une douzaine de pays sont regroupées dans six sections intitulées: 1) espèces, tradition et statut; 2) production de lait et de viande; 3) alimentation; 4) reproduction; 5) physiologie et adaptation; 6) maladies et toxicologie.

La première section, de loin la plus importante puisqu'elle rassemble huit textes totalisant près de 160 pages, est aussi la plus directement intéressante du point de vue des études « internationales » ou, mieux encore, des études sur le développement. Les auteurs font ressortir à quel point le chameau est l'animal domestique le plus versatile, le plus efficace sur le plan économique mais aussi le plus méconnu.

Originaires de l'Amérique du Nord, les camélidés se retrouvent aujourd'hui, d'une part, sous la forme de chameaux, dans cette vaste aire désertique qui s'étale des côtes atlantiques de l'Afrique saharienne jusqu'aux confins du Turkestan et de la Mongolie (des chameaux ont également été implantés avec succès aux Canaries au XV^{ème} siècle et en Australie au XIX^{ème}); d'autre part sous les formes de guanaco, vigognes, lama et alpaca en Amérique du Sud, surtout andine.

On peut compter aujourd'hui dans le monde environ dix-sept millions de chameaux, dont près de deux millions de chameaux à deux bosses – aussi appelés chameaux d'Asie ou de Bactriane – essentiellement concentrés en Asie soviétique, en Chine et en Mongolie. Quant aux chameaux à une bosse, les dromadaires, dont le nombre s'élève à environ quinze millions, ils sont répandus à travers une aire beaucoup plus vaste s'étalant du Sénégal à l'Afghanistan et comprenant une trentaine de pays. Si l'on compte les quelques sept millions et demi de camélidés, surtout des alpaca et des lama, du Pérou, de la Bolivie, du Chili et de l'Argentine (p. 134), on atteint un total mondial de près de vingt-cinq millions. C'est fort peu au regard du milliard de moutons ou des quelques un milliard trois cent millions de bovins que l'on trouve dans le monde (*Goode's World Atlas*, 1982). Le nombre réduit des camélidés, heureusement en croissance aujourd'hui, est d'autant plus significatif qu'au sein des aires pré-citées leur importance économique est souvent cruciale. À bien des égards, ils sont irremplaçables dans ces pays et régions dont la plupart comptent parmi les plus pauvres au monde.

Plusieurs auteurs montrent combien, à travers une évolution étroitement liée à la pénétration des déserts et à l'établissement de voies commerciales locales et transcontinentales, telle la Route de la soie, les chameaux du Vieux Monde représentent une espèce animale remarquablement bien adaptée aux dures conditions des territoires arides ou semi-arides. On peut en dire autant de l'adaptation des lama et alpaca, ces camélidés domestiqués du monde andin (les guanaco et les vigognes sont des espèces sauvages). L'importance économique des camélidés est d'autant plus grande qu'au sein des aires gigantesques auxquelles ils se sont adaptés, ils représentent souvent la principale sinon la seule espèce animale domestique à « dominer » son environnement. Sur l'altiplano andin de Bolivie et du Pérou, aucune bête de somme ne saurait remplacer les lama ou les alpaca lesquels fournissent aussi lait, viande, laine, cuir et engrais à ceux qui les élèvent. Dans les déserts du Soudan et de la Somalie, aucune monture, aucun animal de trait ou de somme – on serait tenté d'ajouter

aucun véhicule automobile – ne sauraient remplir les multiples services, ni même survivre, au même titre que les chameaux. C'est d'ailleurs dans ces déserts du Nord-Est de l'Afrique qu'on les trouve en plus grand nombre (5,4 millions en Somalie et 2,9 millions au Soudan, cf. p. 29).

Plusieurs études illustrent les adaptations et pratiques spécifiques aux régions concernées. Ainsi, au Soudan, le rôle du chameau comme monture a entraîné une sélection attentive des espèces. Là comme ailleurs, la propriété d'un « vaisseau du désert » – lequel peut se passer de boire sur de longues distances mais alors avaler jusqu'à cent litres en une session! – confère un statut et même un pouvoir particuliers. Comme dans bien des sociétés pastorales, l'importance économique et culturelle de l'animal qui fait l'objet de soins attentifs est centrale. C'est le cas notamment chez les Beja de l'Amar'ar qui assurent les transports chameliers entre les ports de la mer Rouge et la haute vallée du Nil au Soudan. C'est aussi bien sûr le cas des Touareg qui pratiquent un pastoralisme prédateur remettant en question les frontières des États sahariens (p. 155). Car il existe une véritable géographie géopolitique du camélidé, de son élevage nomade ou sédentaire, tant en Afrique qu'en Chine, où l'utilisation des chameaux est le fait de minorités ethniques, ou même dans les Andes; l'utilisation habile des camélidés avait caractérisé la civilisation des Incas, utilisation qu'ont d'abord ignorée les conquérants espagnols dans une gestion maladroite dont les effets se font encore sentir aujourd'hui.

Ce recueil documente, analyse et illustre – notamment à l'aide d'excellentes photos – la nature, l'histoire et le potentiel de l'une des espèces animales les plus versatiles – « *an all purpose animal* », peut-on lire en sous-titre – et dont le rôle de « ressource adaptée » ne pourra que s'accroître au sein de régions du monde où souvent on ne peut trouver meilleure monture, meilleure bête de somme, meilleure bête de trait, meilleure source de protéine, meilleure source de cuir et de laine, meilleure source de revenu. À ce titre, le livre

représente une remarquable contribution au domaine des études sur le développement.

Rodolphe DE KONINCK

Département de géographie
Université Laval, Québec

DUMONT, René. *Finis les lendemains qui chantent. Tome 3. Bangladesh-Népal: « l'aide » contre le développement*. Paris, Éditions du Seuil, Coll. « L'Histoire immédiate ». 1985, 288 p.

Il n'y a pas loin de cinquante ans maintenant que René Dumont chasse les moulins à vent. Un demi-siècle qu'il a passé à tonner et à tempêter, à crier et à fulminer contre les pratiques des pays dits riches qui, sous le couvert d'une générosité grandiloquente et toute à leur honneur, ne cessent d'entretenir ou d'aggraver la misère des pays dits sous-développés. Toute une vie à lever des procès d'intentions contre le néo-colonialisme qu'il a vu grandir sous ses yeux et qui l'a visiblement dégoûté. Au gré des années et des événements, ses cibles de prédilection sont notamment devenues la Banque mondiale dont il cherche à troubler la bonne conscience en dénonçant l'inefficience, les bourgeoisies locales corrompues jusqu'à l'os qui font dévier une bonne partie de l'aide internationale dans leurs poches, le néo-colonialisme mesquin qu'exercent les grandes puissances en supportant des régimes de paille qui, s'ils ne savent faire prospérer l'économie de leur pays, servent bien les intérêts étroits de ceux qui les soutiennent.

Sans être grossier, on peut résumer l'axe dumontien en un seul énoncé: l'aide internationale est l'opium des nations pauvres. Elle les oblige à la dépendance. Elle façonne leur économie de manière à devenir le rouage sans lequel tout s'écroule. L'économie est à tel point orientée en fonction de cette assistance que les bonnes performances sont mal accueillies, puisqu'elles ont pour résultat d'amincir disproportionnellement l'enveloppe provenant de l'aide internationale. Dans ces circonstances, les gouvernants locaux ont intérêt à pré-

senter des bilans économiques catastrophiques, à maintenir le pays dans un registre de pauvreté qui force la main secourable à se tendre, à sanctionner les pratiques usurières indiginènes qui saignent les paysans au profit d'une polarisation croissante de la propriété terrienne entre les mains d'une minorité, et même au besoin à conduire volontairement des projets de développement à l'échec puisque la réussite a paradoxalement pour effet d'accentuer la pauvreté. Ce raisonnement amène Dumont à qualifier l'aide internationale de frein au développement et à lui attribuer tous les torts. Il la nommera d'ailleurs « l'aide » contre le développement.

En écrivant le troisième tome de « *Finis les lendemains qui chantent...* », René Dumont a choisi de reprendre ce credo en l'appropriant, dans le premier volet du livre, au cas particulier du Bangladesh puis, dans la seconde partie, à celui du Népal. L'angle d'attaque est assez simple: recenser les possibilités matérielles qu'offre le pays (ressources agricoles, forestières, halieutiques, etc.), examiner l'exploitation qu'on en fait et confronter ces pratiques à celles qui, selon lui, maximiserait le rendement des ressources. Pour convaincre le lecteur ou la lectrice de la justesse de son point de vue, Dumont multiplie les exemples et les anecdotes. Il nous raconte les discussions qu'il a eues avec un tel, nous rappelle les pronostics pessimistes qu'il avait déjà émis au sujet de telle expérience de développement qui a évidemment échoué, nous parle de lui, de sa vie, de la véracité de ses études antérieures et fait montre de fausse modestie. Il débouche invariablement sur les mêmes conclusions: techniquement parlant, le Bangladesh et le Népal présentent des possibilités d'exploitation qui pourraient atténuer, sinon abolir, la misère matérielle; cependant si ces pays ne parviennent pas à s'en libérer, c'est, nous dit candidement Dumont, parce que « tous les pouvoirs s'y opposent ». (p. 89)

Pour Dumont, la situation est élémentaire: s'il y a pauvreté, c'est qu'il y a complot. Les bailleurs de fonds de l'aide internationale et les bourgeoisies locales conspirent pour tenir les pays sous-développés dans la misère. Ceux qui possèdent les moyens et